

Morgan Labar, *La Gloire de la bêtise : régression et superficialité dans les arts depuis la fin des années 1980*

Fanny Drugeon



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/118649>

DOI : 10.4000/12x7t

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Fanny Drugeon, « Morgan Labar, *La Gloire de la bêtise : régression et superficialité dans les arts depuis la fin des années 1980* », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 01 décembre 2025, consulté le 16 décembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/118649> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12x7t>

Ce document a été généré automatiquement le 16 décembre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Morgan Labar, *La Gloire de la bêtise : régression et superficialité dans les arts depuis la fin des années 1980*

Fanny Drugeon

- 1 « Si j'avais su que c'était si bête, j'aurais emmené les enfants. » L'épigraphe, signée Jean Cocteau, donne le ton de l'essai de Morgan Labar. L'ouvrage du directeur de l'Ecole nationale supérieure de Lyon est issu de sa thèse de doctorat (*La Gloire de la bêtise. Régression et superficialité dans les arts depuis la fin des années 1960*). Morgan Labar part d'un constat : les décennies 1980-1990 sont marquées à plusieurs niveaux par l'apparition, voire la domination, si ce n'est le culte, de la bêtise. Son étude repose ainsi sur l'observation d'un épiphénomène associant expositions, publications et tout le spectre audiovisuel. Il croise tant l'histoire et la philosophie de l'art, la sociologie, l'histoire culturelle que l'histoire de l'histoire de l'art, autour des écrits de Joshua Decker, d'Eric Troncy ou de Jean-Yves Jouannais. Partant d'un concept, c'est donc également toute une question lexicographique qui se pose dans un contexte occidental – principalement américain, avec « la bêtise West Coast », et français. « Cette étude a tout à la fois l'ambition d'être une histoire bête de la bêtise – c'est ce que l'objet impose – dans l'art des quatre dernières décennies et une anatomie des usages artistiques de la bêtise », précise l'auteur (p. 9). Le rapport à la mondanité s'impose puisque, comme il le souligne, le corpus des œuvres étudiées correspond à des personnalités médiatiques, « des artistes hommes et blancs ». Morgan Labar pointe le paradoxe et les conséquences qui se nichent dans cette volontaire non-inclusivité : « Sans aller jusqu'à écrire que la bêtise est l'apanage du mâle alpha, on peut affirmer qu'il y a plus de chances pour qu'elle soit pratiquée lorsque l'individu n'est pas dans une situation où il a socialement besoin de prouver son intelligence et de justifier sa place au sein d'un groupe déterminé » (p. 15). L'analyse démonstrative est composée de six chapitres qui permettent de cerner finement les multiples strates de ce phénomène. L'industrie du divertissement offre une voie royale à la *youth culture*, du film des frères Farrelly *Dumb and Dumber* à la série animée *Beavis et Butt-Head*. Paul McCarthy et Mike Kelley deviennent des figures de proue entre démythification de l'enfance et mythification

trash aux échos d'adolescence savamment subversive. Martin Kippenberger, Jeff Koons, Présence Panchounette, le collectif autrichien Gelitin ou bien encore Wim Delvoye nourrissent cette recherche, dans laquelle la question du sens – plastique et conceptuel – se heurte aux enjeux de production, de consommation et de commercialisation. L'analyse est confrontée aux données tangibles de l'époque choisie, l'expansion du marché de l'art, les nouvelles figures de collectionneurs qui deviennent prescripteurs, le goût du grand public. « Avec la bêtise, on ne va pas droit » (p. 370), conclut Morgan Labar, ces chemins de traverse permettant d'aiguiser la réflexion.